



Francophonie ?

par Praline Gay-Para*

Praline Gay-Para est conteuse, particulièrement attachée à la circulation des récits, à l'enrichissement des répertoires. Pratiquant elle-même plusieurs langues, elle s'insurge contre les revendications de « défense de la langue française » et montre à quel point l'ouverture aux langues, les plus nombreuses possible, est féconde et souhaitable.

Si le français est ma langue première, je suis francophone. La définition de ce mot s'arrête là me concernant. Je suis principalement francophone parce que ma vie en a décidé ainsi. Je suis anglophone quand je m'exprime en anglais, arabophone quand je m'exprime en arabe,... cela semble si simple sur le plan strictement personnel !

Le concept de francophonie, tel qu'il est mis en avant dans le champ politique, me semble en revanche complexe, voire suspect.

Il y a certes les pays où la langue est, entre autres, le français, comme la Suisse, le Québec ou la Belgique. Mais d'autres pour lesquels on est en droit de se poser des questions. Que fait la Bulgarie là-dedans ?

Le Liban est considéré comme pays francophone par exemple. Allez vous y promener dans la rue et dites-moi si vous pouvez parler avec les passants dans cette langue. Les Libanais sont arabophones. Leur réalité linguistique s'arrête là. Certains, issus de familles plus ou moins privilégiées et plus ou moins éduquées font le choix de poursuivre leurs études en anglais ou en français et autour d'eux se fabrique au quotidien un mélange de l'arabe et de la langue

*Conteuse d'origine libanaise et auteur de plusieurs recueils de contes.

acquise qui permet de communiquer entre soi... Le cas de l'Égypte, de la Tunisie ou du Maroc, par exemple, est similaire. À quoi correspond la francophonie dans ce cas précis ? N'est-il pas plus judicieux de parler de francophilie ? À chacun ses passions, ses exotismes et ses ailleurs, et la question se pose au niveau des individus, sur un plan personnel.

En Côte d'Ivoire, autre constat. À Abidjan, je pouvais communiquer en français avec quasiment tout le monde, mais sortie de la capitale, dans les petits villages, je pouvais toujours essayer.

Si on regarde la liste des pays de la francophonie on peut remarquer que la majorité appartenait à l'ancien empire colonial. Si l'élite de ces pays emploie le français, si les artistes s'expriment en français c'est parce qu'ils font partie des couches sociales éduquées et donc plus ou moins privilégiées. Cela signifie-t-il que c'est en fonction de cette minorité que le concept de francophonie est établi ? Et tous les autres locuteurs, la majorité, en Haïti, au Sénégal, au Liban, en Égypte, au Maroc, en Tunisie, etc.

Ils ne comptent donc pas parce que majorité silencieuse. Problème de proportion... Problème du regard de l'Occident, ex-colonisateur pas guéri, sur les pays ex-colonisés, pas remis ?

Dans ce cas précis, la francophonie a des relents de nostalgie de l'empire perdu. On recycle et on continue de contrôler en bonne métropole culturelle et, plus largement, politique. De plus, le concept fonctionne dans un seul sens : si la francophonie signifiait des visas d'entrée et des séjours faciles pour tous les ressortissants des pays étiquetés comme tels, elle prendrait un sens réel.

Nous pouvons toujours rêver...



Babel contes. Conteurs autour du monde. Une anthologie présentée par Muriel Bloch et Praline Gay-Para, Textuel/Arte éditions

Tout cela est bien compliqué.

Je vais donc, pour faire plus simple, me contenter d'aborder la francophonie à partir de mon métier de conteuse.

Je suis donc francophone car le français est la langue dans laquelle je crée, j'écris, je rêve le monde. Mais j'en perçois les limites au quotidien.

La pierre angulaire du métier de conteur est le répertoire et qui dit répertoire dit sources : ouvrages édités et Internet. Si le français est notre seule langue, nous passons à côté d'une masse énorme de documents. Il faut, pour élargir un tant soit peu notre horizon, nous mettre à l'anglais de toute urgence. Tout d'abord pour avoir accès aux ouvrages relatifs aux pays anglophones mais aussi à tous ceux qui diffusent des récits issus des pays de l'ancien empire colonial britannique : très peu de récits de tradition orale de l'Est de l'Afrique, du Pakistan ou des îles anglophones de la Caraïbe, par exemple, existent en français.

Si on peut ajouter à cela une compétence, même réduite dans d'autres langues, le monde s'élargit et notre connaissance des récits du monde aussi.

J'ai la chance d'avoir accès aux ouvrages publiés en anglais et en arabe et grâce à cela je découvre des contes et des récits étonnants que je m'empresse de traduire en français afin de les publier ou de les raconter. Dans cette étape préliminaire à la mise en circulation des histoires, j'ai toujours l'impression de passer de deux langues vers deux autres langues. Si je prends l'exemple du français, le conte a un mode d'expression poétique et imagé particulier, une musicalité singulière, qui ne sont pas les mêmes que ceux d'autres genres narratifs. On peut faire le même constat dans les autres langues. La tra-

duction, dans ce domaine précis, signifie un passage de la langue source et de la langue particulière du conte dans cette même langue, vers le français et la langue du conte en français. La traduction se fait donc principalement en deux étapes, celle du sens puis celle de la forme. Comment rendre certaines formules, certaines images, certaines expressions en français tout en gardant leur sens et leur poésie ? Pour cela, une connaissance des codes langagiers du conte de tradition orale en français est indispensable.

Il arrive par ailleurs que je raconte en anglais ou en arabe. La même question reste posée. Comment rendre dans une autre langue les images, les jeux de mots, le rythme des récits que je raconte d'habitude en français ? Même si, en amont, un travail relatif à la recherche de termes précis est fait, il reste à trouver, en situation, un phrasé, une musicalité, une fluidité qui permettent à l'auditoire de recevoir l'univers de l'histoire. Un temps d'imprégnation de nouvelles sonorités est nécessaire, un temps pour intégrer un rapport aux images dans le corps.

Cette situation de passage est un mystère. Le doute devient petit à petit sens, dès lors que les auditeurs semblent accepter de jouer le jeu. Conter c'est vraiment une histoire à deux, entre le conteur et l'auditoire, quelle que soit la langue.

Cela explique sans doute comment j'ai pu écouter parfois pendant une heure entière une conteuse ou un conteur, dans une langue qui m'est totalement inconnue : un engagement de l'artiste dans le corps et dans le propos qui permet d'ouvrir des mondes...

Je ne résiste pas à l'envie de mettre en avant certains paradoxes que j'affectionne. Le Centre culturel français de Damas m'avait sollicitée pour la grande

foire du livre arabe : je devais raconter au stand du livre français, en arabe et en français. Le centre culturel de Khartoum m'a invitée pour une formation à l'art du conte en direction d'étudiants du département Théâtre de la Faculté des Beaux-Arts. La formation s'est déroulée en arabe et parfois en anglais... J'aime ces situations où la langue est un paramètre secondaire ; on fait avec les possibles, le but est de transmettre, de communiquer, d'écouter...

Les limites de la langue française sont aussi une réalité géographique. Si nous prenons l'exemple de l'Europe, seuls les conteurs qui peuvent raconter en anglais ont accès à d'autres publics européens. En Europe du Nord, par exemple, l'anglais est une langue clé tant dans les festivals que dans la rue.

Quand je voyage ailleurs dans le monde, c'est la langue anglaise qui me permet de communiquer, dans les pays arabophones, l'arabe est une chance... et quand le français est la langue qui me permet un échange avec les autres, je m'en réjouis !

Certains veulent défendre la langue française, comme si elle était assiégée ! Plus il y aura de création artistique dans cette langue, d'essais théoriques et de recherche et plus la langue vivra et s'enrichira de toutes les langues parlées dans le monde.

Quel paradoxe, au moment où la culture et la recherche sont en péril dans notre pays, d'entendre certains vouloir défendre la langue française ! Si la francophilie est encore une réalité dans certains coins du monde c'est bien parce que des auteurs exceptionnels ont écrit dans cette langue...

Deux constatations pour conclure :

- À chacun sa définition personnelle de sa culture, sa relation singulière à la langue ou aux langues qu'il parle... dès que cette relation donne lieu à un concept général, on en perd son latin !

- La seule fonction d'une langue, quelle qu'elle soit, est la communication, l'ouverture au monde.

Mon seul regret c'est de ne pas les parler toutes !